

Inceste et silence familial dans 8 clos de Djhamidi Bond : la crise traumatique d'un personnage féminin

MANRE GAODANDI

Université de Ngaoundéré, Cameroun
gaodandimanre@gmail.com

Résumé

Cet article analyse la représentation de l'inceste et du silence familial comme pathogènes dans le roman 8clos de Djhamidi Bond en mettant l'accent sur la crise traumatique qu'ils ont, au passage, engendrée. En effet, ce roman passe au crible une expérience douloureuse d'une jeune fille de quatorze ans victime d'un inceste tu par la famille. C'est donc un roman qui est né dans un contexte familial où le pouvoir du silence autour de l'inceste est criard et dû au poids de la tradition et de la préservation de l'honneur familial. À travers l'approche clinique d'inspiration psychanalytique, l'étude montre comment l'inceste, en tant que violence extrême et transgressive, ne se manifeste pas seulement comme un acte individuel, mais comme un phénomène étroitement lié à une dynamique familiale fondée sur le déni, la dissimulation et la loi du silence. L'article examine les mécanismes du traumatisme psychique chez le personnage féminin, notamment la fragmentation de l'identité révélant les conséquences du non-dit sur la construction subjective de la jeune fille. Le silence apparaît dès lors comme un espace clos à la fois protecteur pour la famille mais destructeur pour la mineure en construction. Par cette représentation de l'inceste, Djhamidi Bond entend donner, aux jeunes filles victimes des liaisons sexuelles défendues, la parole pour briser le silence qui pèse sur elles. Nous montrerons alors que ce roman dénonce, dévoile l'inceste à partir de la crise traumatique qu'il engendre. Cette parole qui transgresse le tabou de l'inceste tend à faire sortir les jeunes filles du silence lié à l'acte incestueux dont elles sont victimes afin de le réduire non seulement au sein des cellules familiales mais également dans la société en général. Ce travail s'inscrit dans le champ de la littérature féminine et de la psychanalyse littéraire.

Mots-clés : Inceste, silence familial, traumatisme psychique, personnage féminin, subjectivité féminine.

Abstract

This article analyzes the depiction of incest and family silence, perceived as pathogenic, in Djhamidi Bond's novel 8clos, with a focus on the traumatic crisis they have, in passing, engendered. Indeed, the novel examines in depth the painful experience of a fourteen-year-old girl who is victim of incest, silenced by her family. The narrative is rooted in a family context marked by oppressive power of silence surrounding incest, a silence sustained by the weight of tradition and imperative to preserve family honor. Through a clinically inspired approach, the study shows how incest, as an extreme and transgressive form of violence, manifests not merely as an individual act but as a phenomenon closely linked to family dynamic grounded in denial, concealment, and the law of silence. The article examines the mechanisms of psychic trauma in the female character, notably the fragmentation of identity which reveals the consequences of unsaid on the subjective construction of the young girl. Silence emerges as a closed space, simultaneously protective for the family but destructive for the developing minor. Through this representation of incest, Djhamidi Bond aims to give voice to young girls who are victims of prohibited sexual relationships, thereby breaking the silence imposed upon them. This work demonstrates that novel denounces and exposes incest through the traumatic crisis it generates. By transgressing the taboo surrounding incest, this narrative voice seeks to bring young girls out of the silence associated with the incestuous act of which they are victims in order to reduce this phenomenon in families and society. This research is situated within the fields of women's literature and psychoanalysis.

Keywords: Incest, family silence, psychological trauma, female character, feminine subjectivity.

Par crises traumatiques, nous entendons les psychoses provoquées par des événements stressant ou des effets pervers des drames humains. Elles surgissent le plus

souvent après un temps de latence plus ou moins aux détours d'un choc affectif très intense (Barris, C., 1988). La période de latence est le temps que peut mettre la psyché à prendre réellement conscience du mal qu'a subi le sujet traumatisé.

Encore appelées troubles de stress post-traumatique (TSPT), les crises traumatiques sont des troubles psychologiques intenses déclenchés par un événement perçu comme extrêmement menaçant, choquant ou douloureux, qui dépasse la capacité de la personne à y faire face de manière habituelle. Ce sont des blessures mentales causées par un événement brutal qui submerge les capacités normales d'adaptation de la personne. Elles peuvent engendrer une crise aiguë, mais aussi des troubles plus durables. Le traumatisme résulte d'« un événement de vie du sujet qui se définit par son intensité, l'incapacité où se trouve le sujet d'y répondre de façon adéquate, le bouleversement et les effets pathogènes durables qu'il provoque dans l'organisation psychique » (Olliac, B., 2013) peut provoquer une crise différée. Parfois, les effets d'un traumatisme ne se manifestent que plus tard (jours, mois ou même années après l'événement). Ainsi pouvons-nous avoir parmi les crises traumatiques la névrose traumatique. Il s'agit de la névrose traumatique dont souffre le sujet.

La névrose traumatique est un trouble mental causé par des facteurs psychosociaux. Elle est une affection du type névrotique qui survient à la suite d'un stress majeur (catastrophe, guerre, choc psychoaffectif, traumatisme physique, crânien, etc. Elle est une réponse psychologique à des événements extrêmes (Hermann, J., 2022) dépassant l'entendement du sujet ou apparaissant de manière

surprenante. Ceci étant, la névrose traumatique survient après un événement bouleversant. Mais jamais avant. Ceci peut «souligner l'importance de l'événement qui peut en être à l'origine. » (Decam, L., 2012). Le traumatisme est une effraction du système psychique par une surcharge d'excitations que le psychisme ne peut maîtriser. Il cause, de ce fait, une blessure psychique entraînant des symptômes névrotiques (Freud, S., 1920).

L'inceste constitue l'une des formes de violence les plus graves et les plus taboues au sein de la cellule familiale (Cyr M. et al., 2012). Dans la littérature, ce phénomène est souvent entouré d'un silence imposé qui prolonge le traumatisme de la victime et empêche toute possibilité de réparation. Dans *8 clos* de Djhamidi Bond, le personnage féminin victime d'inceste évolue dans un espace clos, à la fois physique, psychologique et sociale où le non-dit familial agit comme un mécanisme de domination et d'effacement de la parole.

Dès lors, une question centrale se pose : comment Djhamidi Bond met-elle en scène l'inceste et le silence familial comme facteurs déclencheurs et aggravants de la crise traumatique du personnage féminin ? À cette question principale, s'adjoignent celles subsidiaires : en quoi cette représentation littéraire permet-elle de comprendre les mécanismes de la violence, du refoulement et de la souffrance psychique du personnage victime ? Quelle finalité, l'écriture de cet inceste poursuit-elle ?

Le cadre théorique de l'article s'appuie sur des concepts clés tels qu'« inceste », « silence familial » et « crise traumatique » en arrière-plan desquels se profile la

psychanalyse littéraire. Se situant dans le cadre global de cette réflexion, l'article convoque également des outils théoriques relevant de l'approche clinique de la littérature qui s'abreuve abondamment à la source de la psychanalyse freudienne. Les recherches sur l'inceste soulignent que le traumatisme est aggravé lorsque la parole de la victime est niée, étouffée ou disqualifiée par l'entourage familial. Ferenczi montre que le traumatisme ne réside pas uniquement dans la violence sexuelle, mais dans la confusion des langues entre adultes et l'enfant. Le premier impose un désir adulte à un sujet psychiquement non préparé à le comprendre ni à s'en défendre. Selon Judith Herman, ce silence constitue une seconde violence, parfois plus destructrice encore que l'agression initiale. Ainsi, la crise qui est perceptible à travers les pensées, les actions et les discours déviants du personnage génèrent dans le texte littéraire, une écriture généralement ancrée dans l'anormalité, le tout reflétant des idéologies malsaines en circulation dans les familles contemporaines. Dès lors, l'article s'inscrit dans une perspective orientée vers la transgression du tabou incestueux, finalité de cette écriture donnant voix aux victimes sans-voix.

Ceci nous conduit à adopter l'approche clinique d'inspiration psychanalytique qui permet d'étudier les effets psychiques du silence et de l'inceste sur le développement du personnage (Diana, E. H., 1986).

Du grec *klinike* repris en latin *clinicus*, la clinique signifie ce qui se fait auprès des malades sans utiliser d'appareils ni des examens de laboratoire. L'approche clinique est née vers les années 1949. Daniel Lagache, l'un

des fondateurs de cette méthode, précise son rôle dans un ouvrage intitulé *L'unité de la psychologie-Psychologie expérimentale et psychologie clinique* quand il dit en ces termes, la méthode clinique cherche à :

Envisager la conduite dans sa perspective propre, relever aussi fidèlement que possible les manières d'être et de réagir d'un être humain concret et complet aux prises avec une situation, chercher à en établir le sens, la structure, la genèse, déceler les conflits qui la motivent. (Daniel Lagache, 1949, comme cité dans Blanchard-Laville, 1999, pp.9-22)

Elle se pose en une espèce de symptomatologie, c'est-à-dire en étude des symptômes des maladies psychotiques. Par cette approche, l'étude s'appuiera sur l'analyse textuelle du roman centrée sur le personnage victime. Les éléments étudiés comprennent ses comportements, ses paroles violentes ou discours et ses décisions (Brillon, p., 2023). Parlant des décisions, elle avait nourri une volonté de quitter la famille précocement pour aller en mariage. Auxquels, nous ajoutons, grâce cette psychanalyse, les actes violents qu'elle commet (notamment blesser l'auteur de l'inceste) ainsi que sa haine envers tous ceux ayant participé à la dissimulation du drame. L'analyse s'attèlera alors à la fragmentation de l'identité révélant les conséquences du silence, aux actes et comportements transgressifs comme expressions du trauma

et de la violence subie et les désirs et choix de vie - mariage précoce - perçus comme réponses aux contraintes familiales et à l'inceste. Cette méthodologie permet de lier les manifestations individuelles du trauma en mettant en lumière la manière dont le silence et le déni influencent la psyché du personnage et ses interactions avec son entourage.

Cet article a pour objectif d'analyser la manière dont l'inceste et le silence familial, perçus comme des facteurs pathogènes, façonnent la psyché du personnage en mettant particulièrement en exergue la crise traumatique qu'ils engendrent et la manière dont elle se déploie à travers ses comportements, ses choix de vie et ses interactions avec son entourage. Notre réflexion s'organisera autour de trois axes dont le premier va passer en revue les symptômes de ladite crise. Le deuxième se chargera des causes premières et des causes secondaires (celles qui viennent aggraver la crise déjà provoquée). Quant au dernier et troisième axe, il dévoilera la finalité de cette écriture de l'inceste.

1-Les symptômes de la névrose traumatique

Le névrosé traumatique peut manifester sa pathologie de plusieurs façons. Il peut devenir irascible. À la moindre chose, il se fâche.

1.1-La colère du sujet traumatisé

Le traumatisme vécu qui a provoqué chez un sujet la névrose traumatique peut se réaliser postérieurement par la colère. Cette dernière, étant une réaction émotionnelle intense, peut s'exprimer sous forme de la violence.

La violence que porte la victime et la constellation des affections (colère, rage, haine, sentiment de révolte, par exemple) qui y sont liées sont ramenées au rang de symptômes par les approches phénoménologiques dominantes. Parmi les critères diagnostiques de l'état de stress post-traumatique (ESPT), le DSM-V évoque par exemple l'irritation, les crises de colère, l'agression physique ou verbale. (Bougeois-Guérin, É., 2018, pp.34-35)

Tel est alors le cas du personnage féminin anonyme et narrateur dans ce roman *8clos* de Djhamidi Bond. Une jeune fille victime de l'inceste au sein de sa propre famille biologique. Abusée sexuellement par Saïd, elle se rendra compte que c'est un acte immoral défendu par la science et les traditions. Elle en deviendra affectée psychologiquement. D'où sa névrose traumatique. Elle la manifeste par cette colère qui l'amène à porter atteinte à la personne physique de Saïd.

Cette réaction pathologique au stress se concrétise au moment où elle porte préjudice à Saïd, un acte indispensable à la libération de sa conscience prise par l'écœurement. Il convient de lire le récit descriptif de la scène pathétique que relate la patiente traumatisée :

Il parlait tout en se déshabillant. Laissant voler son short par-dessus. Gênée, je me faufilai dans mes draps très rapidement. Le gros porc avait dû penser que j'étais encore une petite fille naïve et timide. Lui déjà nu comme un ver, continuait à me tripoter. Je le laissai faire, malgré moi, jusqu'au moment où, du dessous de mon oreiller, je sortis le couteau à pain que j'avais pris dans le lave-vaisselle. Je lui plantai féroceement cette lame dentée dans son membre dur qui avait essayé de me pénétrait. (8clos : 51)

Cet acte de vengeance est l'expression des émois intérieurs de la névrosée. Une agressivité, certes, consciente mais commandée par le "ça" qui cherche un soulagement psychique du sujet. C'est une réaction défensive du psychisme face à un danger qui l'attaque. Puisque le symptôme est parlant, cette vengeance de la part de la névrosée traumatique voudrait dire "Je le tue " (Despierre, P.G., 2004, p.84.) comme il a aussi tué l'intégrité de mon "moi". Ce symptôme est donc le plus dangereux chez les malades mentaux. À côté de cet indice de la névrose traumatique que manifeste le sujet, il faut aussi prendre en considération l'attitude impertinente de la malade, car elle témoigne d'un esprit lésé.

La maladie se manifeste aussi chez la patiente par son saut d'humeur. Avant l'acte nerveux, la narratrice se

comportait en une gamine docile, soumise et respectueuse, mais après le trauma, elle passe d'un état obtempéré à un autre irrespectueux. Elle devient insolente envers tous ses bourreaux, c'est-à-dire envers Saïd, sa mère et Z qu'elle ne respecte plus parce qu'ils lui ont paralysé le mental.

En ce qui concerne précisément sa mère, elle perd toute affection auprès de sa fille. Celle-ci qui l'appelait affectueusement "Mère" (« Seule, entre mes quatre murs, je n'avais de cesse de penser au projet de Mère ») (8clos: 56). Dès l'entame du récit, mieux avant l'inceste et tous les dérivés, une appellation qui est porteuse d'amour maternel et plein d'égards, perd toute sa crédibilité. Elle commence donc à l'appeler avec son propre nom « Nazirah » comme si elle n'était rien pour elle. Comme si elle n'était pas sa propre mère puisque dans la société familiale, la mère mérite d'attention et n'est appelée par ses enfants que par des termes affectifs tels "Mère", "Maman", etc. mais jamais par son nom propre. En voilà une illustration : « En quittant la maison, Karim l'avait prévenu de la visite de Nazirath » (8clos : 131). Ce brusque changement d'humeur est le symbole d'une aversion à l'égard de sa propre mère. Et c'est alors l'un des symptômes de la névrose dont elle souffre.

Elle ne s'arrête pas là pour manifester sa désinvolture car elle devient véritablement insolente et amère dans ses dialogues avec Nazirah et Z. Elle est comme cet Alain dans *Petit Jo, enfant des rues*, qui, après avoir découvert le cynisme de son père (celui-ci sortait avec Adèle, la dulcinée de son fils), affiche une attitude dépourvue de moindre respect devant lui :

Tout arranger, [...] Laisse-moi en rire.
Comment feras-tu pour arranger ?
Arranger quoi ? Le mensonge dans
lequel nous vivons ici ? L'hypocrisie qui
fait que vous les adultes, vous criez à la
morale alors que vous êtes les plus
immoraux ? (Mpoudi Ngolle, E., 2009,
p.136)

Une réaction colérique qui dit sans fard la vérité dans
l'optique de décharge émotionnelle. Pareille chez la
narratrice lorsqu'elle réagit violemment comme suit :

Oui ! Hurlai-je. Vous êtes hypocrites
[...] Ce n'est pas ma faute ce qui arrive
à Saïd ; il le mérite ! Vous savez qu'il le
mérite. Il m'a agressée, il s'est servi de
moi, il m'a souillée et personne, à part,
moi ne semble le blâmer ! Pourquoi ?
Pourquoi personne ne lui fait rien ?
(8Clos : 103).

Fulmine-t-elle de colère face à Z.

Une violence qui est à la mesure du trauma refoulé.
C'est ce que Lacan qualifie de symptôme « signifiant d'un
signifié refoulé de la conscience du sujet » (Lacan, J., 1966,
p.280) car, avant le trauma, elle ne s'emportait pas ainsi
violemment. Cependant, elle profère des menaces contre
toute personne vue avoir les mains dans ses situations
antérieures malheureuses. C'est le trauma refoulé dans le

subconscient qui refait surface. Cette résurgence du "couteau" submergé dans le "continent noir" de l'organisation psychique est une forme de libération de l'esprit sans laquelle il demeurerait toujours stressé. Cette parole s'adresse « à quelqu'un et à quelqu'un dont on espère qu'il puisse entendre. » (Stryckman, N., 2001, pp.19-30).

En bref, ce sont des impulsions d'agressivité qui reproduisent le traumatisme sous une forme agressive. Cette reproduction du traumatisme peut aussi s'agir de la reviviscence du trauma.

1.2-La recherche de l'asile psychologique par le sujet traumatisé

Les personnes vivant dans la névrose traumatique peuvent chercher à quitter le lieu, les acteurs du traumatisme. Elles ressentent un besoin intense pour échapper à la douleur émotionnelle et aux souvenirs intrusifs liés à l'expérience traumatique, car en vivant dans le lieu du trauma ou en revoyant les personnages qui y ont été impliqués, la douleur augmente et altère son état mental. C'est une stratégie d'évitement des personnes ou des lieux qui rappellent le traumatisme. La recherche de l'asile psychologique par le traumatisé est un processus faisant appel aux stratagèmes pour éviter l'aggravation de la maladie ou des efforts pour obtenir la guérison. Freud appréhende la recherche de l'asile psychologique comme recherche de refuge psychologique dans la névrose traumatique, un mécanisme de défense, une quête d'évitement de la douleur, une recherche d'un environnement thérapeutique sûr pour

traiter le traumatisme. Une quête intense de liberté et d'évasion. L'individu traumatisé cherche instinctivement à fuir la souffrance et à créer pour ainsi dire un asile psychologique qui sera crucial pour sa récupération (Janet, P., 1919). C'est effectivement le cas de la jeune fille narratrice du roman *8clos*, qui, ne pouvant plus supporter les personnages impliqués dans sa crise traumatique, cherchait à aller en mariage. En mariage avec un homme que lui a proposé son père et qu'elle ne connaissait pas. Mais elle a accepté pour délaisser son lieu du trauma. Elle voulait se marier pour une cure psychanalytique. Voilà pourquoi elle cherchait à quitter sa famille biologique où a lieu son traumatisme avec l'implication de sa mère et de la domestique, Z.

J'allais enfin partir de cette prison ! (...)
Père était d'accord pour me laisser m'en aller, c'est tout ce qui m'importaient à cet instant (...) Ils m'avaient donné une raison supplémentaire de m'enfuir de ces lieux. Peu importait le prix. Je voulais m'en aller. Il ne résonnait que ce mot dans ma tête : partir ! J'étais heureuse de savoir que j'allais bientôt m'éloigner définitivement de cette demeure en laissant derrière moi la série de méchancetés qu'il y avait eu entre le pervers et moi. (*8clos* : 67-68)

La narratrice exprime un fort désir de s'échapper de la situation oppressante qu'elle décrit comme une "prison".

Ce terme suggère non seulement une contrainte physique, mais aussi une prison psychologique où elle se sent piégée par des circonstances adverses, probablement liées à la relation toxique et abusive : «le pervers et moi". La notion de prison évoque des sentiments de claustrophobie, d'impuissance et de désespoir.

La mention de l'accord du père pour la laisser partir indique un changement significatif dans la dynamique familiale. Cela peut être interprété comme une validation de son désir d'évasion, mais aussi comme un élément de conflit où l'autorité parentale est à la fois un obstacle et un potentiel soutien (Peter, B., & Kermyt, G., 2015). La séquence "peu importait le prix" souligne l'urgence et l'importance de cette décision pour la narratrice. Elle est prête à tout sacrifier pour fuir ce milieu insupportable. Ce qui témoigne de l'intensité de sa souffrance psychologique.

Le verbe de mouvement "partir" est répété, ce qui renforce son obsession et son désir ardent de quitter cet environnement nocif, cause de son traumatisme. Une sorte d'«hospitalisation contrainte » (Freud, S., 1920) pour elle avant de retrouver la paix intérieure. Cette répétition indique également un état de stress ou d'angoisse où la pensée de partir devient une sorte de mantra pour la narratrice. Cela révèle une focalisation sur l'acte de quitter qui devient un moyen d'échapper à la douleur et à la méchanceté qu'elle a subies et qui sont à l'origine de sa névrose.

L'idée de "s'éloigner définitivement" suggère une volonté non seulement de quitter un lieu physique, mais aussi de se libérer d'une mémoire traumatique et d'un passé

douloureux. En laissant derrière elle "la série de méchancetés", elle cherche à se défaire des blessures émotionnelles infligées par cette relation désastreuse. Cela peut être vu comme une étape vers la guérison où l'éloignement physique est un prérequis pour le rétablissement psychologique.

Au-delà de l'asile que cherche la névrosée traumatique, la névrose traumatique est aussi trahie chez elle par le brusque sursaut.

1.3- Le brusque sursaut du sujet névrosé face aux événements similaires aux évènements traumatiques

Les souvenirs traumatiques, lorsqu'ils sont réactivés, peuvent provoquer des réactions automatiques. Quand les névrosés traumatiques sont confrontés aux évènements qui rappellent leur trauma, ils peuvent ressentir une réaction intense et disproportionnée. Cette réaction est souvent due à la réactivation des souvenirs enfouis qui provoquent une anxiété ou un stress intense. Carl Jung parle du retour des événements passés dans la conscience qui ne sont pas résolus et réapparaissent sous forme des sursauts émotionnels révélant des conflits internes non résolus (Jung, C., 1944). C'est ce qui hante la narratrice anonyme du roman *8clos*.

Le trauma inscrit dans l'univers psychique de la patiente resurgit à chaque fois qu'elle est confrontée aux circonstances rappelant l'abîme mental, car son système psychique fonctionne comme régi par la lésion nerveuse première. La représentation immédiate du schéma ultérieur du stress occupe une partie incontournable de son appareil psychique. Ce retour inattendu du trouble de la personnalité

est inconscient quelles que soient les précautions que prend la malade pour l'en empêcher. Elle devient agie par le flash-back de sa mémoire malgré elle. C'est un ordre dicté par l'état de son psychisme agressé par les agents extérieurs. Il s'agit alors des symptômes qui rendent la vie difficile au sujet.

La reviviscence diurne de l'événement traumatique prend une allure quasi-hallucinatoire sous l'analepse mémorielle. C'est le retour indépendant en arrière de la mémoire instable de la malade. C'est donc la phase du symptôme où l'affection est chronique. La remémoration rend compte de l'expérience traumatique vécue pour la tinter de réel et d'actuel, c'est-à-dire de vrai et de présent. Ainsi, la névrosée traumatique revit l'expérience douloureuse du viol lorsque Karim, son mari, copulait avec elle. Elle revoyait en Karim l'image du pervers Saïd quand elle dit en ces termes :

À présent allongée sur le dos, je sentis le précieux attribut de mon mari chercher en moi sa voie. Je ressentis du dégoût et subitement, mon plus vieux cauchemar réapparut lui aussi. Le visage de Saïd vint m'agresser violemment, alors que Karim, juste à ce moment m'enlaçait encore plus fort. Sa main se faufila plus bas entre mes cuisses (8Clos :112)

Le retour subit inconscient de l'image de Saïd pendant le rapport sexuel avec Karim témoigne de la reviviscence du temps de la douleur et de la similitude de l'événement. Il s'agit de l'analogie de la première blessure psychologique. C'est le syndrome de répétition du "duel". Lacan appelle ce phénomène de répétition, une relation transférentielle, c'est-à-dire, une composante imaginaire qui entraîne une confusion des places au profit d'une réduction paritaire de l'autre à l'autre. Cette répétition de la situation diabolique confond Karim avec Saïd. C'est l'identification du premier élément stressant antérieur à un autre présent ou immédiat. Cette répétition du trauma originaire est prise dans les rets du transfert où le médium transférentiel est Saïd non présent du corps dans la situation semblable où il était le cavalier, mais y joue un rôle d'agresseur. Tout rapport sexuel pour elle est analogue au viol d'hier resté aggravé et indélébile dans sa mémoire. Elle ne ressent pas le plaisir pendant le rapport sexuel mais ressent plutôt le vieux trauma physique et psychique incriminé dans son esprit.

Toute coucherie pour elle n'a aucun paroxysme de plaisir. Par contre, elle atteint le sommet du supplice corporel et psychique. Cette perte de l'orgasme est la manifestation de la destruction du plaisir sexuel en elle par le trauma antérieur. En effet, tout ce que son partenaire sexuel éprouve comme plaisir lié au va-et-vient est un véritable cran pour son mental. Il en va de ce commentaire qu'elle fait du rapport qu'elle a avec Karim:

Au bout d'une éternité, il parvient finalement à se hisser à hauteur de mon soutien-gorge. Le dégrafer était une vraie mission impossible. Ce qu'il prenait pour un jeu de l'amour était pour moi une vraie souffrance mentale. Il me faisait mal à chaque fois qu'il me touchait. Ce qu'il prenait pour des caresses était en réalité pour moi un supplice. (8Clos : 112)

Les relations sexuelles ne réveillent pas en elle le plaisir mais plutôt le vieux mal enfoui dans son crâne. Cet ensommeillement du plaisir sexuel au profit des douleurs est fonction du tout premier contact avec l'homme car il n'a été que perversion et secousse de son esprit. Ce *primum movens* - ce qui vient en premier- est resté en elle comme une allergie psychologique qui rejette tout sentiment de plaisir lors des rapports sexuels. La névrosée manifeste également sa pathologie à travers des discours violents à l'égard des autres.

1.4 -Les répliques violentes

Émise par les contraintes intérieures, la violence est l'expression des émotions, des sentiments qui n'ont pas trouvé écho favorable. Elle est la réponse à une frustration morale ou physique d'un sujet. Elle peut se faire dans les dires, les actes, ou les conduites. La violence, dit Freud, est symptôme d'une souffrance psychique ou physique d'un être. Elle est le résultat d'un "réel traumatique" et peut être cernée par le "bien dire" du patient (Aron, P., & al., 2010).

C'est le délabrement de l'intérieur qui produit une réaction considérée comme une réponse à un stimulus.

Un personnage ayant reçu ce stimulus dans son corps peut manifester ses effets qui se sont produits en lui. Il le manifeste par la virulence dans le ton verbal. Ses propos, ses répliques embrassent une tournure tout à fait violente. Il devient irrécupérable dans son langage brutal contre ses interlocuteurs parce que le langage est le lieu où se manifeste la vérité de l'aliénation du personnage dans ses rapports avec les autres, dans ses rapports avec lui-même. Il est le moyen probable où s'exprime, mieux qu'ailleurs, la personnalité altérée du sujet (Brunet, L., 2019). C'est dire qu'il est le maître de l'organisation fantasmagorique des personnages. Il s'agit donc des propos des personnages qui épousent des contours tonitruant à l'endroit des autres.

Les répliques violentes sont des manifestations extrêmes de la subjectivité blessée, des éclats de voix qui brisent les codes habituels de la communication littéraire.

Parmi les actes de langage les plus agressifs, Cathérine Kebrat-Orecchioni note que l'on trouve les insultes, l'ordre, le reproche... mais ces actes de langage fonctionnent de façon différente. L'insulte agresse directement la face positive de celui à qui elle est adressée ; l'ordre agresse autrui essentiellement dans sa face négative en lui imposant une action qui empiète sur son territoire matériel,

spatial ou temporel ; en revanche le reproche est un acte de langage double qui agresse en même temps les deux faces de l'interlocuteur : un acte direct en ce qu'il est appel à un amendement, à un changement de comportement, et en même temps un acte de jugement négatif, porté sur ce comportement. (Denoyelle, C., 2006, pp.150-161)

Les répliques violentes disent l'impossible, crient l'indicible et installent un trouble fondamental dans la lecture. Par leur intensité, leur dissonance et leur charge affective, elles donnent une matérialité à la déraison, tout en questionnant les frontières entre discours normalisé et parole dissidente. Ainsi, pouvons-nous observer cette violence verbale dans les réparties de la narratrice victime de l'acte sexuel en s'adressant au personnage Z qui, en complicité avec la maman de la narratrice, a tu l'inceste dont elle était victime.

-Oui ! Hurlai-je. Vous êtes tous hypocrites, sauf bien sûr le naïf au rez-de-chaussée. Ce n'est pas de ma faute ce qui arrive à Saïd ; il le mérite ! Vous savez qu'il le mérite. Il m'a agressée, il s'est servi de moi, il m'a souillée et personne, à part, moi, ne semble le blâmer ! Pourquoi ? Pourquoi personne ne lui fait rien ? (8clos : 103)

La littérature explore depuis longtemps les marges du langage (Shoshana F. 1978), là où la raison vacille et où la parole devient cri. La narratrice s'adresse en présentiel à Z, mais son discours cible aussi sa mère Nazirath, les deux personnages ayant tu l'acte incestueux. Ce texte illustre avec force cette tension entre parole et dérèglement (Menahem, R., 1986). À travers une réplique marquée par l'excès, la colère et la fracture discursive, l'auteure donne à entendre une voix troublée, bouleversée dont l'expression semble dépasser les normes du langage ordinaire. Cette réplique, violente dans sa forme comme dans son contenu, participe à la connaissance de la névrose traumatique.

D'abord, cette réplique traduit une parole à vif, émergeant d'une expérience intime de la souffrance. Une inconduite qui ne laisse pas indifférente la psychologie de la fille ou mieux qui n'hésite pas à l'affecter. La fille affiche par conséquent une attitude désinvolte dans son langage en vomissant sans réserve ses « maux sous des mots » (Menahem, R., 1986, p.8). L'usage de la première personne - « hurlai-je », « il m'a agressée », « il m'a souillée » - inscrit d'emblée le discours dans une subjectivité intense. L'énonciation est marquée par une charge émotionnelle extrême. Le verbe « hurler » n'indique pas seulement un volume sonore, mais un débordement (Beaumat, É., 1995), une incapacité à maîtriser sa parole. L'accusation portée contre Saïd - « il m'a agressée, il s'est servi de moi, il m'a souillée » - utilise un champ lexical de la violence corporelle et morale, traduisant une tentative désespérée de dire l'indicible. L'intensité du propos s'accompagne d'un isolement du sujet : « personne, à part moi, ne semble le blâmer »,

indique une solitude radicale face à cette injustice. Le cri, dans ce cas, devient la seule forme possible de parole - un cri contre le silence des autres, contre l'impunité perçue de l'agresseur, contre l'invisibilisation de la douleur. La parole devient ici une forme de survie.

L'acte de langage de reproche est donc particulièrement fréquent dans les textes littéraires où les personnages n'hésitent pas à dire à leurs compagnons ou à leurs maîtres ce qu'ils pensent de leur comportement. (Denoyelle, C., 2006, pp.150-161)

Ensuite, cette réplique violente déconstruit les normes de la rationalité discursive, basculant dans une logique de crise qui évoque la folie. La répétition - « il le mérite ! Vous savez qu'il le mérite » - signale une insistance obsessionnelle, une perte de cohérence argumentative. L'énonciation s'enflamme, les questions rhétoriques martelées « Pourquoi ? Pourquoi personne ne lui fait rien ? » Traduisent une logique heurtée, chaotique, qui perturbe la lisibilité du discours. Ce type de langage, qui casse la linéarité et multiplie les affects, renvoie à ce que Michel Foucault décrivait comme le « langage autre » de la folie - non pas un langage sans sens, mais un langage marginalisé, expulsé du champ du dicible. En cela, la réplique participe pleinement à une esthétique de la folie où la forme du discours devient elle-même symptôme d'un monde intérieur fracturé.

Ainsi cette réplique constitue-t-elle bien plus qu'un simple moment de colère. Elle est une faille ouverte dans le tissu du langage où s'exprime la douleur d'un sujet en rupture avec le monde. À travers la violence de la forme et l'intensité du contenu, elle incarne une parole folle au sens littéraire - c'est-à-dire une parole qui déborde, dérange, et révèle une vérité que le discours rationnel ne sait pas dire. En cela, elle s'inscrit dans la tradition d'une littérature qui, de Sarah Kane à Dostoïevski, donne voix à ceux dont le cri ne peut être contenu. Si les reproches sont matérialisés par les répliques violentes, ils peuvent aussi glisser pour le silence par le personnage en proie à la crise psychique.

1.5-Le silence en conversation

La crise traumatique du personnage s'exprime aussi dans le silence. Un silence chargé, signifiant, souvent plus éloquent que les mots eux-mêmes (Lane, J., 2008). En particulier, dans les dialogues ou les échanges conversationnels, le silence devient un marqueur formel et symbolique de la rupture mentale, du décalage entre le fou et le monde, ou même de la violence d'un esprit en désordre. Il ne s'agit pas d'une simple absence de parole, mais d'un outil littéraire puissant pour représenter l'irreprésentable (Laurence, J., 2025).

Le silence en conversation dans le roman où la névrose est centrale, ne peut être interprété comme un vide neutre. Il devient le signe d'une dislocation du lien logique et social. Là où la parole est censée créer du sens et du lien, le silence interrompt, fracture, révèle une incommunication fondamentale. Les silences sont autant d'espaces de vertige,

marquant l'incapacité du personnage à s'inscrire dans un échange rationnel. Le personnage névrosé peut rester muet face à une question simple révélant une cassure intérieure, une perte de maîtrise sur le langage, qui est pourtant le fondement du lien social.

Sur le plan formel, ce silence se manifeste par des ellipses, des points de suspension, des blancs typographiques, ou même des pages entières sans réponse. Danielle THIBAUT appréhende deux types de silences en ces termes :

Il y a principalement deux types de silence : il y a le silence de la chaîne sonore, l'absence de bruit ; il y a également le silence lié à la parole, celui de l'acte de taire ou de se taire. C'est ce dernier silence qui suscite davantage notre intérêt. Le silence d'un point de vue communicationnel, ses formes, son fonctionnement, et ses significations. Toutefois, l'étude d'un type de silence ne peut se faire en faisant totalement abstraction de l'autre. (Thibault, D., 2001, p.100)

En linguistique, une conversation repose sur un contrat tacite (Grice, p., 1989) : on se répond, on s'écoute, on respecte des tours de parole. Le silence en contexte de folie est une transgression radicale de ce contrat. La névrosée ne répond plus. Ce silence devient alors un

symptôme, celui de la perte de contact avec l'autre, et par extension, avec la réalité. La névrose n'est plus seulement une crise intérieure. Elle devient une mise à nu de l'impossibilité de la relation.

Paradoxalement, ce silence peut aussi être perçu comme un langage en soi, car c'est un « silence de l'isolement volontaire » du sujet. (Laurence, J., 2025, p.9). Les silences reflètent un mal-être profond, une dissociation qui échappe au discours rationnel. Ils deviennent une forme de résistance au langage normé, à la parole sociale. Ils sont l'écho d'un monde intérieur que personne ne peut entendre parce qu'il est précisément au-delà du langage.

Le silence en conversation n'est jamais neutre. Il est forme, symptôme. À travers le silence, les écrivains donnent corps à ce que la parole ne peut dire, et font du vide un lieu de signification profonde. Le silence devient alors le véritable langage de la crise névrotique, un langage qui, par son absence même, parle plus fort que n'importe quel discours. C'est le cas du silence de la narratrice-personnage de *8clos*. Les silences dans ce roman sont légion. Nous avons dénombré 33 cas au moins. Mais nous allons analyser celui suivant tenu par la névrosée traumatique qui a été incestueusement violée par le personnage Saïd. En effet, c'est quand ce dernier tente d'abuser encore d'elle qu'elle ne répond plus, mais cherche à le poignarder au niveau de son membre viril une fois qu'il serait déshabillé. Voici comment elle fait le récit de leur conversation.

« Qu'as-tu sœurlette ? Je sais que ça fait très longtemps et peut-être as-tu oublié comment faire, mais ce n'est pas grave ; je vais t'aider. Laisse-toi faire simplement. C'est toujours aussi facile, crois-moi.

-... »

Il parlait tout en se déshabillant. Laisant voler son short par-dessus. Gênée, je me faufilai dans mes draps très rapidement. Le gros porc avait dû penser que j'étais encore une petite fille naïve et timide. Lui déjà nu comme un ver, continuait à me tripoter. Je le laissai faire, malgré moi, jusqu'au moment où, du dessous de mon oreiller, je sortis le couteau à pain que j'avais pris dans le lave-vaisselle. Je lui plantai féroceement cette lame dentée dans son membre dur qui avait essayé de me pénétrait. (8clos : 50-51)

Le silence représente une cassure dans le langage. Dans un contexte de domination incestueuse, les mots ont souvent été imposés par l'agresseur. Ici, au moment où il tente de réitérer son emprise, la parole ne lui est plus renvoyée : le mutisme de la narratrice vient rompre le cycle du discours incestueux. Ce silence fait irruption là où on attendrait une réponse, marquant un vide, non pas vide d'émotion, mais trop plein : de haine, de souffrance, de rage

rentrée. Il est l'indice d'un trop-plein indicible où les mots échouent à dire la douleur et la stratégie de vengeance. L'art de « savoir se taire » trouve toute son expressivité chez la victime.

Ce silence devient le symptôme d'une folie froide, lucide, qui contraste avec une folie hurlante ou délirante. La narratrice n'est plus dans la sidération, mais dans une maîtrise terrifiante. Elle prépare sa vengeance. Augé en dit ceci : « la théorie enseigne avant tout à se taire, elle révèle les dangers de la prise de parole, elle menace de condamner ceux qui auraient l'imprudence de recourir à elle pour élaborer un discours effectivement dit, une accusation effectivement formulée » (Augé, M., 1975, p.11). L'absence de mots devient alors une arme. Ce silence est glaçant parce qu'il annonce l'acte à venir- le poignardement - sans le dire. Le lecteur, placé dans cette attente silencieuse, perçoit l'imminence du basculement. Le mutisme devient plus violent que n'importe quelle parole (Mamadou Diakit, 2013). Il est le lieu où couve le passage à l'acte.

Ce silence souligne une inversion des rôles. Là où autrefois la sœur était victime, muette et soumise, ce silence aujourd'hui est celui du refus : refus de se soumettre, refus de dialoguer, refus de participer à la répétition du crime. Il est la réponse ultime au discours du bourreau. En cela, le silence devient une parole pleine. Il dit la fin de la domination, la naissance d'un autre rapport de force, l'entrée dans une justice personnelle et brutale. Ainsi,

Il s'agit, comme nous l'avons dit plus haut, de cerner les conditions sociales de l'exercice de la parole et, d'une façon plus générale, celles de la communication à partir de son négatif, le secret : le *non-dire* plutôt que le non-dit. Cette démarche permet de répéter d'emblée des règles précises et visibles, quasi-institutionnelles, de communication et de rétention. (Jamin, J., 1977, p.12)

Ainsi cet extrait utilise-t-il le silence non comme un vide, mais comme un vecteur puissant de sens, à la croisée du trauma et de la révolte. Loin d'être une faiblesse, le mutisme de la narratrice devient une force menaçante (Tramblay, T., 2025), une parole tue mais terrible, qui marque la fin d'un cycle de domination et l'émergence d'une folie active et destructrice.

Notons donc que la névrosée est dichotomique, car, elle est à cheval entre la violence verbale et le silence conversationnel. C'est ce qui témoigne de sa loge dans la crise névrotique, mieux dans sa névrose traumatique. Cependant, embrayons sur les causes de cette crise.

2-Les motifs de la névrose traumatique

Étant un trouble psychique survenant à la suite d'un évènement traumatisant, souvent brusque et surprenant, menaçant l'intégrité, à la fois, physique et psychique, la

névrose de type traumatique procède de plusieurs facteurs qui entrent en jeu dans sa causalité.

2.1 -Le viol incestueux

L'inceste est toutes liaisons sexuelles entre les individus ayant des parents proches ou membres de la même famille nucléaire ou dans un sens plus large, très proches consanguins. Il se définit, certes, avec une certaine dose de variabilité selon les sociétés mais dans la quasi-totalité des sociétés africaines, il est un interdit sexuel entre parents et enfants, entre enfants et enfants d'une même lignée parentale.

L'inceste est une problématique universelle, car il touche toutes les sociétés du monde. Mais cette universalité n'empêche pas que des spécificités émergent. Tel est notamment le cas dans les pays d'Afrique subsaharienne où ce fléau présente un relief particulier. Dans un premier temps, l'étude met en lumière la réprobation quasi unanime de l'inceste dans cette partie de l'Afrique. Cette réprobation s'est d'abord manifestée en droit coutumier à travers l'interdit incestueux, avant d'être codifiée ensuite dans les législations modernes (Kamgaing, P.C., 2023)

Cette proscription sexuelle est un état de pureté de l'esprit. Cependant, il se trouve dans certaines familles que cette prohibition est déloyalement transgressée, non pas parce que la famille le permet mais par instinct sexuel de certains membres de celle-ci.

En outre, ceci est parfois dû à un manque d'éducation sexuelle (Goulet, p., 2021) au sein de la famille par certaine pudeur, pour les uns, et pour les autres, parler de la sexualité aux enfants s'avère un sacrilège. Tout ce silence à propos du sexe a plusieurs répercussions parmi lesquelles figure, en bonne place, l'acte incestueux que les enfants posent entre eux ou que certains parents séniles abusent de leurs filles. Ces dernières peuvent le considérer comme étant normal, parce que naïves. Telle Fanny d'Evelyne Mpoudi dans *Sous la cendre le feu* qui pensait qu'avoir un rapport sexuel avec son père était permis. La narratrice de ce roman de faire le récit du silence sur le sexe et d'en dévoiler l'immédiate conséquence:

Maintenant avec nos enfants élevés dans un cercle familial plus restreint, l'enfant de douze ans peut n'avoir jamais entendu parler de ces choses-là ; il représente alors une proie facile pour les esprits scabreux qui profitent de sa naïveté. (Mpoudi Ngolle, E., 1990, p.194)

Les enfants s'accouplent entre eux sans idée de remords et du relent de l'interdit parce qu'ils n'en sont pas

imprégnés. Ils trouvent prescrit ce rapport. D'autres, majoritairement, les aînés, nous l'avons dit, profitent de la candeur de leurs sœurs mineures en les trompant que c'est une relation autorisée. Au fil du temps, les victimes qui s'en rendent compte que c'était une infamie à laquelle elles ont été soumises éprouvent de malaise moral et de culpabilité psychologique. À la longue, cette souillure morale répercute sur leur santé mentale. C'est alors le cas de la narratrice du 8clos, cette adolescente de quatorze ans.

En effet, elle est une fille dans une famille musulmane quelque part en Afrique. Selon les coutumes de cette religion, la jeune fille ne doit pas s'entretenir avec les garçons voilà pourquoi on ne l'envoyait pas à l'école comme son frère garçon. Elle demeure à domicile pour se préparer discrètement à sa future vie de femme au foyer. Cet enfermement à domicile a facilité l'inceste puisque Saïd, l'auteur de cet acte immoral, a usé du privilège qu'il a reçu à l'école étrangère (Cheik Hamidou Kane, 1961). Il lui expliquait les parties intimes du corps humain par le biais de ses cours de science que nous pouvons saisir par ce discours de la narratrice :

Certains soirs. Il venait avec son livre et me montrait des choses qu'il voulait que je voie chez lui et chez moi quand il parlait d'anatomie. De plus en plus, il aiguissait ma curiosité. Je voulais en savoir plus. Je voulais savoir pourquoi j'avais des sortes de boules sur ma poitrine et lui, non. Je lui avais donné

la permission de les toucher. [...] C'était comme ça chaque soir, Mère : il venait me retrouver et me faisait découvrir une nouvelle partie de mon corps et du sien. Parfois même, nous nous amusions à les dessiner ensemble et il m'en étalait les fonctions. Il me touchait à des endroits différents et me demandait de lui rendre la pareille. J'avais peur, mais il insistait. Il me faisait promettre de ne surtout en parler à personne sous prétexte que les autres seraient jaloux de toutes ces connaissances que j'acquerrais grâce à lui. Alors, je me taisais et cédaï. Quelques semaines plus tard, c'était le tour de Moctar. (8Clos : 22-23).

Il se trouve donc que les pervers sexuels ont profité de la naïveté de la narratrice pour la violer car cette dernière ne savait rien sur la sexualité, bref sur la science du sexe. Ceci est dû à ce manque d'éducation sexuelle et de la sous-scolarisation de la fille au sein de cette famille musulmane. Ce rapport défendu par les régis moral et social a eu d'effets néfastes sur la psychologie de la victime le jour où elle s'est rendu compte que c'était une ignominie sexuelle que son frère et Moctar lui ont fait subir. C'est elle qui succombe alors sous le choc émotionnel. Et non un autre personnage quelconque comme dans *Sous la cendre le feu* où Fanny, la victime du viol est indemne de toute crise mentale,

par contre, c'est Mina, sa mère qui en reçoit les affres mentales. C'est dire que c'est le rapport sexuel hors d'usage qui a causé la crise mentale chez la fille, car il a disjoint le fonctionnement normal de son appareil psychique. C'est une cause qui émane de la famille qui est selon Emile Durkheim et Marcel Mauss, un fait social et non biologique, donc capable de générer des situations ou d'événements stressants. C'est le lieu où se passent les affects mentaux et schéma de toute saleté mentale dont personne n'ose lever le pan de voile.

2.2-Le silence conspiré autour du viol incestueux et l'impunité du crime

Tout acte sale ou toute laideur morale résultant d'un égarement aussi moral et des frasques honteuses demeure sous les coulisses dans des familles qui veulent préserver l'honneur. C'est une turpitude qu'on daigne garder en silence. La société (Amossy, R., & Duchet, C., 2005) des textes littéraires n'échappe pas à cette vérité. Puisqu'elle est l'image ou la parodie de cette société réelle. Or, le silence avec lequel on couvre l'opprobre n'hésite pas à dévoyer le mental des personnages.

L'acte incestueux infligé à la narratrice est victime du silence ourdi par deux membres de la famille. Il s'agit de la maman de la narratrice, Nazirah et de Zénabou en abrégé Z dans l'ensemble du récit. En effet, les deux personnages sont vivement témoins de l'acte incestueux parce qu'ils avaient accouru lorsque la victime eut poignardé Saïd qui tentait une fois de plus de satisfaire son instinct sexuel immoral (De Beauté, A., C., 2022). Elles gardaient le silence

dans l'optique de ne pas exposer la famille au déshonneur. Le personnage Mère (la maman de la victime) déclare à cet effet, lorsqu'elle prévenait Z de ne pas révéler la honte :

El Hadji ne doit surtout pas être au courant de cette situation. Il faudra que l'on s'en occupe à son insu, Zénabou. Si les voisins en sont informés, honte à nous. Ce serait un grand déshonneur pour notre famille. Nous avons laissé entrer le diable chez nous par le biais de l'instruction et voilà le prix qu'il nous en coûte ! (8Clos : 23-24)

Pourtant ce silence comploté autour du viol laminait le psychisme de la victime. Le fait de n'en parler à personne, même aux yeux du chef de la famille, El Hadji devient un autre fardeau imposé à la psyché de la jeune fille. C'est ce que Freud a appelé la violence morale imposée aux enfants par les adultes. La jeune adolescente espérait que ces deux adultes témoins de l'acte punissent le fautif ou révèlent aux yeux du monde l'horreur. Mais elles se sont plutôt illustrées en complices en taisant le "délit moral" (Ousmane Sembene, 1966). À l'exprimer, elle utilise la conjonction de coordination « ni » pour décrire le total refus des complices :

Ni Mère ni Z n'avaient fait de reproches à Saïd. Aucune des deux n'avait songé à le mettre face à ses responsabilités afin qu'il assume ses

actes. Avaient-elles si peur de rendre publique cette abomination ou alors se moquaient-elles simplement de ce que je pouvais ressentir ? C'était moi la pestiférée, pourtant j'étais victime ! Je me sentais excrément sale : ils avaient souillé mon nid. (8Clos : 26)

Affirme-t-elle le moral abattu et affligé. C'est donc un silence qui déprime le personnage-narrateur et qui a pour désinence la pathologie mentale.

La névrose traumatique est une pathologie qui résulte de plusieurs événements conjoncturels. Des abréactions qui s'enchaînent et qui ont pour finalité la commotion nerveuse (Ferenczi, S., 2004). C'est ainsi qu'en plus du complot qui refuse de ventiler l'aberration, s'ajoute le mensonge provenant toujours de la part de deux complices qui ont pris part de connivence dans le délit commis.

La victime du viol, après avoir blessé le pervers sexuel au membre viril, s'attendait à ce que les deux adultes que sont sa mère et Z disent la vérité au père de la famille que Saïd la violait, voilà pourquoi elle l'a poignardé. Grande fut sa déception de voir Nazirah et Z tramer un beau subterfuge mensonge. Nazirah donne la fausse version du fait au père El Hadji. La narratrice le rapporte en ces mots :

Père était revenu plus tôt que d'ordinaire ce jour-là. Son épouse l'avait appelé à son travail pour l'informer de la situation : Saïd a eu un

accident avec son rasoir au moment de s'épiler sous la douche, lui, avait-elle dit. La magnifique épouse avait encore trouvé un sublime mensonge pour berner son époux. (8Clos : 52)

Cette manière de trouver la vérité donne à la narratrice un choc noir. Ça lui rend l'esprit sombre et languissant. L'attitude dantesque de sa mère et de Z accroît le premier choc émotionnel qu'est l'inceste. Toutes ces menées, de la part d'elles, font grandir le choc psychoaffectif. La narratrice semble communier avec cette phrase de Mabweb dans *Par-delà le voile* que Nazirah et Zénabou sont des « gens témoins passifs et résignés d'un monde mal fait » (Nana, G., 2017, p.60.). Toutes ces affabulations concourent à compresser le psychisme du sujet et lui causent, à la longue, un dysfonctionnement mental parce qu'elles sont des agents troublant le calme de son intérieur. Ceci étant, le viol et le mensonge apparaissent donc comme des facteurs premiers ou majeurs du stress du personnage-narrateur au même titre que les devoirs d'une femme et la stérilité.

2.3-L'intransigeante réalité du mariage et la stérilité

La névrose traumatique, nous l'avons dit, est une crise mentale causée par une suite de concours d'évènements malheureux. La narratrice qui vivait une descente aux enfers dans la maison de ses parents sollicitait un mariage précoce dans le but de s'échapper aux supplices moraux. Elle s'est effectivement mariée à l'âge mineur (quatorze ans) à Karim.

Dès ses premiers jours au domicile de ce dernier, son rêve du paradis nuptial s'est complétement brisé à vif ; les devoirs d'une femme soumise et obtempérée lui ont été exposés à table. En effet, une vieille mère de troisième âge vient lui dicter les commandements d'une épouse exemplaire :

Dorénavant, ma chère enfant tu as pour seul devoir de te plier en quatre pour satisfaire ton mari. C'est lui le chef et toi, tu es à sa totale disposition, ne l'oublie jamais ! C'est comme ça pour tout le monde et ce n'est pas avec toi que les choses changeront. Ton paradis est sous sa plante des pieds, alors fais ce qu'il dit ! Soumets-toi et honore-le. Tu ne te plaindras jamais ! Tes parents ont choisi de te marier, alors tu n'es plus de leur responsabilité. Karim est tout pour toi à partir d'aujourd'hui. En guise de remerciements pour la nourriture qu'il te donne, tu lui devras obéissance. En guise de reconnaissance pour le remède que tu recevras de sa main ; quand tu seras malade, tu lui devras totale soumission ; pour l'assurance d'un toit et d'une couverture chaude dont il te fera l'honneur, tu t'inclineras devant lui ! - Oui ! C'est cela même. Ta bénédiction divine passe par lui. (8Clos : 114)

Étala-t-elle, de vive voix, les lois conjugales.

De tels devoirs semblaient très lourds pour une mineure qu'elle était. Avec ces exigences de sa nouvelle famille, elle se trouva indignée davantage. Au lieu que le mariage lui procure une paix psychique comme elle se le faisait en y optant, il s'est plutôt transformé en une autre forme de traumatisme avec ses exigences imbuables. Elle est butée à une autre catégorie de stress qui crève et détruit le fonctionnement de son organisation psychique. En voilà comment elle regrette ce mariage:

Ma vie d'épouse démarrait sur les chapeaux des roues et déjà, il me semblait avoir vécu un millier de siècles sous le toit que le monstre qu'était Karim. Un bourreau que l'on venait de me recommander de vénérer. Un monstre de vingt-deux ans avec lequel j'allais partager ma couche désormais.
(8Clos : 115)

Du haut de son arrivée, elle déclare avoir vécu une tonne de siècles dans un endroit horriblement terrifiant plus que la prison. Les principes du mariage qu'elle jugeait inhumains venaient la stigmatiser davantage. C'est une vie en mariage qui s'annonçait tel un martyr sans précédent pour elle alors qu'elle le choisissait, comme un asile psychanalytique. Ce paradis espéré s'est métamorphosé en un cachot où la prisonnière qu'elle était crouissait sous les piqûres des douleurs aussi mentales que physiques. Autant le

dire que la liste de malheurs se complétera par son incapacité de reproduction.

En Afrique, comme partout ailleurs, le fondement du foyer porte sa force sur la procréation (Ngollock, L.P.Y., 2022). Rares sont les couples qui souhaitent une infécondité. C'est dire que la reproduction humaine est au centre de toute union et qu'une femme inféconde est une femelle vouée à la dépression à cause des murmures qui se lèveront à son égard.

Le mariage de Karim et de la narratrice n'a pas eu d'enfant. Sans preuve préalable, les parents de Karim portaient le doigt accusateur sur la femelle. Ils l'assaillaient des questions, la violentaient toujours par l'intermédiaire de la vieille qui la secouait des propos fort stressants : « Tu n'as pas encore eu de retard ! Ça fait quand même longtemps ! Deux lunes ! » (8clos : 125), Cria-t-elle à l'oreille de la narratrice déjà éreintée par la conjugaison d'éléments traumatiques. C'est un pilon de plus enfoncé dans son cerveau puisqu'à elle seule la question de fécondité ne devrait pas impliquer les autres membres de la famille. C'était uniquement le droit de Karim, son époux. Cette ingérence de la famille (parents) de Karim accentuait son mal être psychologique au point qu'elle fut sous l'emprise d'une panique qui l'étranglait : « Je restai immobile, ahurie. Je me sentais mal, tellement mal que je n'avais pas la force de pleurer cette fois. » (8clos : 128).

C'est une consternation totale de sa part, elle était prise dans les rets des situations traumatiques consécutives et ne savait quel fil d'Ariane saisir pour se tirer du traquenard.

Chaque épisode de sa vie était un facteur qui aggravait le trauma premier, qui imprimait davantage les empreintes traumatiques dans son psychisme. C'était une damnation de son âme pour tout dire.

Autre supplice mental, Karim l'expulsa de la chambre à dormir parce qu'elle ne lui donnait pas de rejeton. Elle élit domicile dans un débarras en bas de l'appartement : « Ma chambre... n'est plus là-haut, lui dis-je presque honteuse. J'ai emménagé dans une des chambres, ici en bas. » (8clos: 144). Racontait-elle à sa mère un jour de visite chez eux. Elle était victime d'un isolement et buvait, par conséquent, d'une solitude, agent de détérioration mentale.

Eu égard à ce qui vient d'être développé, il importe de dire que la crise traumatique du personnage est enclenchée par l'inceste, cause première de la pathologie. À ce premier mobile s'ajoutent les facteurs aggravant tels que le silence qui entourait l'acte incestueux, l'intransigeante réalité du mariage, etc. Ainsi, pour quelle finalité Djhamidi Bond fait cette écriture de l'inceste ?

3-Finalité de l'écriture de l'inceste par Djhamidi Bond

Cette écriture de l'inceste n'est pas ex-nihilo, elle procède de finalité, celle de déconstruire le silence qui l'entoure pour le dénoncer. Ainsi, l'écriture de l'inceste dans *8 clos* ne relève ni du sensationnalisme ni de la provocation gratuite. Elle s'inscrit dans une démarche de dévoilement d'une violence structurelle longtemps confinée au silence familial. En donnant voix à un personnage féminin traumatisé, Djhamidi Bond transforme la fiction en espace de parole réparatrice où l'indicible trouve enfin une forme.

La brisure du silence devient alors un acte à la fois éthique et esthétique visant à interpréter le lecteur, à rompre la complicité sociale qui l'entoure.

3.1 -La brisure du silence autour de l'inceste

Djhamidi Bond entreprend cette écriture de l'inceste pour particulièrement briser le silence qui le côtoie afin de sauver des victimes. Selon Dussy,

La littérature traitant de cas d'inceste, soit des abus sexuels commis sur des enfants dans la famille, a depuis longtemps mis en évidence la place centrale du silence qui entoure ces situations d'agressions répétées. (Dussy, D., 2009, pp.123-139)

L'écrivaine ne se contente pas de nommer l'inceste, elle s'engage dans un processus de dévoilement et de mise en scène de la crise que l'acte charrie comme façon de représenter sa violence ou ses effets - « ces abus, donc, ont une grande incidence sur la vie des enfants violés. » (Dussy, D. pp.123-139). Cet acte d'écriture devient un enjeu idéologique. Il interroge et conteste les structures familiales, patriarcales et culturelles qui maintiennent l'inceste dans le non-dit.

D'abord, il convient de préciser en quoi consiste cette brisure du silence. Dans de nombreux contextes familiaux, la parole autour de l'abus intrafamilial est entravée par l'honneur familial, la solidarité du clan, la peur de la

stigmatisation, le tabou religieux ou moral. Le silence fonctionne comme un mécanisme de reproduction de la violence (l'agresseur protégé, la victime réduite au silence). L'écrivaine, en choisissant d'aborder l'inceste, se situe donc en rupture avec ce silence. Elle met à nu ce qui devait rester furtif ou à peine insinué. L'écriture de l'inceste, qu'il s'agisse d'un personnage féminin qui sombre dans la crise, ou d'un état mental extrême, devient alors un mécanisme littéraire privilégié pour restituer la violence silencieuse de l'inceste.

Ce glissement entre inceste et silence est porteur d'enjeux idéologiques. Premièrement, l'écrivaine interroge la notion de « normalité » familiale et sociale. Le roman de l'inceste vient questionner ce que la société considère comme acceptable. L'abus intrafamilial étant justement le lieu où la norme est violée, la prose comme figure littéraire permet de représenter le désordre, la déviation, ce que le système familial ne veut pas voir. Deuxièmement, la parole libérée (Solaire, P., 2002) - l'exposition de l'inceste - devient une forme de révolte ou de reprise de puissance du sujet féminin. En brisant le silence, l'écrivaine affirme que la victime ou celle qui souffre, peut devenir sujet de son propre récit. Elle oppose, à l'effacement silencieux, une voix, un témoignage, une crise visible. Enfin, par cette stratégie littéraire, elle critique implicitement les institutions (Guiliani, F., 2014) (famille, tradition, religion) qui protègent le silence et rendent invisibles ses violences. Le choix de représenter l'inceste participe à cette critique, il montre que le mutisme, le refoulement ont des conséquences psychiques, que la souffrance ne peut rester enfermée sans se «répliquer» dans la psyché.

De plus, l'idéologie sous-jacente à cette écriture est double : elle est émancipatrice et critique. Émancipatrice parce que la parole sur l'inceste qui en est souvent séquelle permet à la voix féminine de se constituer, de sortir de l'invisibilité. Critique car elle expose les logiques de pouvoir patriarcal, les mécanismes sociaux de dissimulation et de complicité et la manière dont la tradition ou la société peut être instrumentalisée pour maintenir le silence. « L'auteure décrit ensuite les réactions » (Yvorel, J.-J, 2018) des victimes qui sortent de ce silence de manière violente pour cracher leurs ressentis. L'écriture littéraire devient alors un terrain de contestation de l'ordre. La littérature permet à la jeune fille, l'alter-ego de l'auteure de *8clos* de sortir du silence qui entourait l'inceste dont elle était victime et qui laissait les autres « dans un état d'insouciance » (De Sad, D.A.F., 1961, p.208). Elle utilise l'écriture pour explorer et dénoncer ce tabou. (Manzano, M., M., 2014) et rend compte de la dynamique de l'écriture féminine : celle qui met en jeu la subjectivité féminine dans un cadre culturel où la parole est confisquée. Le silence est un des piliers de la violence et que la parole - littéraire ou thérapeutique - constitue une étape essentielle vers la reconnaissance et la guérison. L'auteure, Djhamidi Bond semble expliquer

que l'inceste est souvent caché et perçu comme une tragédie par les personnes concernées, en raison de la stigmatisation sociale et des tabous qui entourent cette pratique illégitime et violente basée sur un rapport de

pouvoir émotionnel et
symbolique.(Manzano, M., M., 2014,
p.25)

L'écriture de Djhamidi Bond transgresse le tabou incestueux tout en désacralisant le pouvoir familial.

3.2-La désacralisation du pouvoir familial

Dans 8clos, l'écriture participe à une entreprise de désacralisation du pouvoir familial, traditionnellement perçu comme protecteur et de stabilité. Selon (Mark Poster, 1978) la famille apparaît comme une institution produisant des rapports de pouvoir. La famille, loin d'être présentée comme un refuge, apparaît au contraire tel un lieu d'oppression, d'étouffement où s'exerce une domination silencieuse sur le corps et la parole du personnage féminin. Jacques Donzenlot (1977) l'appréhende comme un lieu de contrôle, de normalisation et de pouvoir, loin de l'image d'un espace purement affectif. En exposant l'inceste au cœur de cet espace supposé inviolable, Djhamidi Bond remet, en cause par l'intermédiaire de son personnage, l'idéologie idéaliste de la famille et révèle les violences que sa sacralisation tend à occulter.

Le pouvoir familial qui se manifeste dans le texte par une autorité fondée sur la hiérarchie, la peur et l'honneur se trouve déconstruite par l'auteure. Elle foule au pied ces prétendues valeurs sacrées de famille. L'agresseur protégé par son statut au sein de la cellule familiale qui bénéficie d'une impunité accentue la rage de l'écrivaine à pouvoir appuyer sur l'onglet dit sacré. L'auteure déconstruit le

mythe d'une famille naturellement bienveillante en apparence mais destructrice ou génératrice du trauma (Fassin Didier & Rechtman Richard, 2007). L'autrice expose sa capacité à produire et à dissimuler la violence. En donnant à voir les effets destructeurs de cette famille, Djhamidi Bond souligne la nécessité d'un regard critique sur les structures familiales. L'écriture devient ainsi un espace de remise en question des fondements de la famille.

L'analyse des manifestations du trauma montre que le viol incestueux et le silence familial produisent des effets variés sur le personnage. D'une part, le mutisme et l'isolement traduisent un retrait psychologique et une incapacité à verbaliser la souffrance, d'autre part, les répliques violentes et les tentatives de recherche de l'asile psychiatriques constituent une extériorisation du trauma. Comparativement, ces réactions montrent la pluralité des réponses face à la violence incestueuse, rejoignant les analyses de Didier Fassin et Richard Rechtman (*L'empire du traumatisme*) sur les conséquences multidimensionnelles des violences non reconnues. Cependant, si le roman rend visible l'impact immédiat et social du trauma, il reste limité dans la représentation des processus de résilience, ce qui souligne la nécessité de penser le trauma à la fois individuel et structurel en lien avec les mécanismes de pouvoir familiaux et sociaux.

En définitive, l'analyse de *8clos* de Djhamidi Bond met en lumière la façon dont l'écriture romanesque peut explorer et exposer la dimension traumatique de l'inceste tout en déconstruisant le mythe de la famille. À travers le parcours du personnage féminin, l'œuvre illustre que le trauma n'est

pas seulement le produit du viol incestueux, mais qu'il se nourrit également du silence conspiré par les proches et des normes culturelles qui empêchent sa reconnaissance.

Les manifestations allant de la recherche d'asile psychiatrique aux répliques violentes et la fermeture dans les conversations montrent que le corps et la psyché du personnage deviennent des lieux où se cristallisent des violences qui, jusque-là étaient minimisées. Ce faisant, Djhamidi Bond ne se contente pas de représenter la souffrance individuelle, elle interroge l'institution familiale, dévoile ses hiérarchies de pouvoir et sa capacité à produire et à maintenir le silence pathogène. L'inceste apparaît ainsi comme un révélateur de la fragilité des liens familiaux et l'ambiguïté morale de l'espace domestique.

L'écriture de l'inceste dans ce roman remplit alors une double finalité à la fois : briser le silence qui circonscrit l'inceste et désacraliser l'idéologie idéalisée de la cellule familiale. Ainsi cherche-t-elle à libérer les victimes de ce mal en leur offrant la liberté d'en parler et de montrer également que la famille n'est pas un lieu dévêtue de l'impureté. Ce roman illustre la capacité de la littérature à briser les tabous, à représenter le trauma dans sa complexité et à interroger les notions de responsabilités, de complicité et de parole dans le cadre familial. Il invite, en ce sens, à repenser la famille non pas comme un espace infallible, mais comme un espace où se jouent à la fois la protection et le traumatisme.

Bibliographie

- AMOSSY Ruth., DUCHET Claude, 2005. « Analyse du discours et sociocritique », in *Littérature*, N°140, pp.3-13
- ANGOT Christine, 1999. *L'inceste*, Paris, Stock
- AUGÉ Marc, 1995. *Théorie des pouvoirs et idéologie*, Paris, Hermann
- BARRIS, Claude, 1988. *Névrose traumatique*, Paris, Dunod
- BEAUMATIN Éric, 1995. « La violence verbale. Préalables à une mise en perspective linguistique », *Atalaya*, 5, *L'Invective au moyen âge : France, Espagne, Italie*, pp.21-35
- BITON SIMHA, 2023. « Inceste et violences sexuelles intrafamiliales : Protéger l'enfant victime », (*Revue de littérature*), Paris, Observatoire National de la Protection de l'Enfance (ONPE), en ligne
- BOURGEOIS-GUÉRIN Élise, BRAMI, Mathieu et ROUSSEAU, Cécile, 2018. « Penser la haine après le trauma », in *Soigner le traumatisme ?*, Rhizome, Vol.3 N°69-70, pp.34-35
- BRILLON Pascale, 2023. *Se relever d'un traumatisme : Réapprendre à vivre et à faire confiance*, Québec, Les Éditions de l'Homme
- CHEIK HAMIDOU KANE, 1961. *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard
- DE BEAUPRÉ Aline Cheynet, 2022. « Inceste civil : le futur du présent », in G. CALLEMEIN (dir.), *L'inceste face au droit et à la justice : regards croisés des sciences sociales*, Université Côte d'Azur
- CYR Mireille, McDUFF Pierre, COLLIN-VÉZINA Delphine et HERBERT Martine, 2012. *Les agressions sexuelles*

commises par un membre de la fratrie : En quoi différentes de celles commises par d'autres mineurs ? Cahiers de plaidoyer-victime : Antenne sur la victimologie, 8, 29-35.

DE SADE Donatien Alphonse Françoise, 1961. *Justine ou les malheurs de la vertu*, in Sade, *Œuvres complètes*, Paris, Le cercle du Livre Précieux

DECAM Linda, 2012. « De la névrose traumatique à l'état de stress post-traumatique : étude d'une population de consultants aux urgences psychiatriques. », *Médecine humaine et pathologie*. dumas-00735781

DENOYELLE Corine, 2006. « Du reproche à la polémique : mise en place de la violence verbale dans quelques œuvres du XII^e et du XIII^e siècles », in *Études médiévales*, pp.150-161

DESPIERRE, Pierre-Georges, KAUFMANT Yves, LOLO Berthe, DE ROSNY Éric, et al., 2004. *Le griot, le psychanalyste et le cinéma Africain*, Paris, L'Harmattan

DIANA Elisabeth Hamilton, 1986. *The Secret of Trauma: Incest in the Lives of Girls and Women*, New York,, NY, Basic Books.

DONZELOT Jacques, 1977. *La police des familles*, Paris, Minuit

DUSSY Dorothee, 2009. « La contagion épidémique du silence », in *Anthropologie et sociétés*, Vol.33, N°1, pp.123-139

FASSIN Didier et Rechtman Richard, 2007. *L'empire du traumatisme : enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion

FERENCZI Sándor, 2004. *Le traumatisme*, Paris, Payot

- FOUCAULT Michel, 1961. *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon
- FREUD Sigmund, 1920. *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, Payot
- FREUD Sigmund, 1916, *Introduction à la psychanalyse*, Tome II, Paris, Payot
- FREUD Sigmund, 1951, *Totem et tabou*, version traduite par Jankélévitch, Paris, Payot
- GOULET Perrine, 2012. « Pour lutter l'inceste, "nous devons intégrer l'éducation au corps dès la classe de maternelle » , Tribune, en ligne
- GRICE Paul Herbert, 1989. *Logique et conversation*, Paris, Seuil
- GUILIANI Fabien, 2014. *Les liaisons interdites. Histoire de l'inceste au XIX e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, pp. 21-77. [En ligne]
- HERMAN Judith Lewis, 2022. *Trauma and recovery: The Aftermath of Violence-From Domestic Abuse to Political Terror*, New York, Basic Books
- JAMIN Jean, 1977. *Les lois du silence. Essai sur la fonction sociale du secret*, Paris, Maspero
- JANET Pierre, 1919. *Les médications psychologiques*, Paris, Payot
- JUNG Carl Gustav, 1944. *Psychologie et Alchimie*, Paris, Buchet Castel
- KAMGAING Pierre-Claver, 2023. « L'inceste dans les pays d'Afrique subsaharienne. Analyse sociojuridique d'un tabou. », Revue Lexsociété, hal-03953321
- LACAN Jacques., 1966. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », In *Ecrits*, Paris, Seuil

- LANE John, 2008. *Les pouvoirs du silence : retrouver la beauté, la créativité et l'harmonie*, Paris, Belfond
- LAURENCE Joseph, 2025. *Nos silences : apprendre à les écouter*, Paris, Autrement
- MANZANO María, 2014. « L'écriture de l'inceste chez Christine Angot : entre la littérature et la vie », *Mémoire*, Universidad de Zaragoza
- MENACHEM Ruth, 1986. *Langage et folie*, Paris, Les Belles Lettres
- MPOUDI NGOLLE Evelyne, 2009. *Petit Jo, enfant des rues*, EDICEF
- MPOUDI NGOLLE, Evelyne, 1990. *Sous la cendre le feu*, Paris, L'Harmattan
- NANA Guillaume, 2017, *Par-delà le Voile*, Yaoundé, Clé
- NGOLLOCK Liyeb Pierre-Yves ,2022. « Réflexions sur la protection de la procréation dans le mariage en droit camerounais », in *International Multilingual Journal and Technology (IMJST)*, Vol. 7
- OLLIAC Bertrand, 2013. « Événements de vie, traumatismes psychiques et tentative de suicide chez l'enfant et l'adolescent », thèse de doctorat, Université de Toulouse 3
- OUSMANE SEMBENE, 1966. *Le Mandat précédé de Véhi Ciosane*, Présence Africaine, Paris
- PLAZA Monique, 1986. *Écriture et folie*, Paris, PUF
- POSTER Mark, 1978. *Critical theory of the family*, New York, The Seabury Press
- SALAS Denis, 1996. « L'inceste, un crime généalogique », in *Esprit*, N°222 (12), pp.122-136.
- SHOSHANA Felman, 1978. *La folie et la chose littéraire*, Paris, Seuil

SOLAIRE Pascale, 2002. *Le Mur du silence : L'inceste entre analyse et vécu*, Paris, Privat

SRTYCKMAN Nicole, 2001, « Symptôme, maladie et santé mentale », in *Cahiers de psychologie clinique*, 17 (2), pp.19-30

THIBAUT Danielle, 2001. « L'écho du silence, exploration du silence dans l'écriture d'un texte scénique », *Mémoire de Maîtrise en Art dramatique*, université du Québec à Montréal

TRAMBLAY Timothée, 2025. « Être silencieux, être fou : la folie sociale dans trois romans du XIXe siècle », in *Chameaux*, N°16

YVOREL Jean-Jacques, 2018. « Les liaisons interdites. Histoire de l'inceste au XIXe siècle, », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 20 | mis en ligne le 15 novembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/4553>